

# REVUE SOCIALE.

(DEUXIÈME LIVRAISON.)

---

---

Lyon, 10 octobre 1844.

## DE LA PRODUCTION

DANS SES RAPPORTS AVEC LA CONSOMMATION.

---

### CHAPITRE PREMIER.

#### AVANT-PROPOS.

Un sentiment profond de malaise et de souffrance se manifeste dans toutes les classes de la société. — Ceci est une vérité douloureuse et incontestable, mais nulle part les plaintes ne sont plus vives et peut-être plus fondées que dans l'industrie et le commerce. — L'on a tenté plusieurs fois d'apporter des réformes aux abus, l'on a créé des perfectionnements nombreux, *réformes et perfectionnements* ont été insuffisants.

Un sentiment plus profond encore de désillusion et de découragement a été le seul résultat de ces infructueuses tentatives.

Des hommes de cœur et de génie se sont émus à l'aspect de toutes ces douleurs et ont cherché depuis longtemps à en

pénétrer les causes, c'est ainsi que s'est créée la science nommée *Économie Politique*. Malheureusement, faut-il l'avouer, malgré les bons résultats que l'on ait pu attendre de ses effets, elle n'a produit encore aucun fait, avancé aucun principe qui ait amélioré l'état social. L'on a tourné presque constamment dans un cercle vicieux qui nous a ramenés au même état de malaise que celui que nous venions de quitter. Ainsi, par exemple, l'on a longtemps demandé la liberté du commerce et aujourd'hui c'est de la concurrence résultant de la liberté absolue du commerce dont on se plaint le plus.

Entre-temps, d'autres esprits plus hardis ont cru découvrir dans des réformes sociales et politiques un changement favorable à la société; l'exemple du passé nous montre que l'on n'a fait ainsi qu'établir des noms à la place d'autres noms, changer et modifier la forme sans attaquer le fond, sans trouver les véritables causes du mal et par conséquent ses remèdes.

Aider toutes ces recherches en abordant un nouveau sujet d'observations, voilà le but que s'est proposé l'auteur de ces lignes.

En face des efforts de toutes sortes, tentés pour résoudre cet important problème, il s'est demandé ce qui avait pu empêcher d'arriver des hommes si pleins d'intelligence et de bonne volonté; il a cru en découvrir la raison dans un mauvais point de vue, qui les a jettés dans des erreurs de principes et a entraîné la fausseté complète de leur système et de leurs études.

Pour essayer d'éviter ces inconvénients, nous avons séparé, dans notre esprit, toute idée de réforme particulière sur des institutions purement morales ou politiques, c'est en agrandissant beaucoup trop son sujet que l'on risque d'omettre

quelques points qui, quoique minimes au premier abord, ont cependant une certaine importance.

En second lieu, nous avons considéré que la production, n'étant autre chose que le résultat des efforts du capital des arts ou intelligence et du travail, pourquoi produisaient ces différents agents, sinon pour obtenir une part proportionnelle dans la consommation.

Et la consommation étant l'absorption toute individuelle des résultats obtenus par la production, il résultait que si l'équilibre n'existait pas entre ces deux termes de toute industrie, cette industrie souffrait, dépérissait dans chacun de ses membres.

Eh bien ! jetons un coup d'œil autour de nous et nous verrons au contraire qu'aujourd'hui la consommation est inverse de la production ; c'est-à-dire que celui qui produit le plus, consomme le moins, et *vice versa*.

De cet ordre naturel, ainsi faussé, ont dû se produire les tristes conséquences que nous déplorons aujourd'hui ; pour réparer ces maux, il faut donc organiser les rapports de la production avec la consommation, rappeler l'équilibre pour amener des résultats contraires à ceux obtenus déjà.

L'on jugera dans la suite de l'ouvrage si notre donnée est exacte.

Cependant devant le sombre avenir qui se présente, devant des récriminations générales et que l'on ne peut taxer d'injustices, quelques esprits, loin de chercher si ces plaintes sont fondées, répondent froidement : *telle est la marche de la société, tout est pour le mieux. Laissez faire, laissez passer.* Mais quel est l'homme de cœur qui, à la vue des misères de l'industrie, osera dire encore *tout est bien!* Certainement l'on peut être effrayé des difficultés à surmonter dans la réalisation d'un mode plus conforme aux intérêts de tous ; mais ne faisons

pas preuve d'insensibilité, recherchons, pénétrons les causes du mal et peut-être Dieu a placé tout à côté les moyens de le guérir.

Dira-t-on encore que pareil travail, ne s'appuyant que sur des preuves imaginaires, ne peut amener aucun bon résultat; quelle est la science plus hypothétique que la médecine? cependant laisse-t-on mourir le malade découragé, par la difficulté de connaître la maladie?...

Donc, si nous ne nous sommes pas trompés, la question si intéressante de l'organisation de l'industrie se trouve entièrement renfermée dans l'étude des rapports de la consommation à la production.

De cette étude peuvent jaillir encore bien des lumières pour la solution des problèmes les plus importants de l'économie sociale.

D'autre part, nous pensons que toute modification à nos institutions, à nos lois, à nos coutumes ne doit être acceptée si elle ne peut pas s'expérimenter facilement; il faut que ces modifications, quoique se rattachant à un principe unitaire, découlant d'axiomes clairement établis et démontrés, puissent s'isoler les unes des autres et agir avec des résultats de plus en plus satisfaisants à mesure que leur nombre va en s'augmentant.

Entreprendre au contraire de chercher des remèdes à nos maux dans une réforme générale et instantanée est une présomption qui, à bon droit, doit alarmer la société.

Indiquer, d'autre part, des remèdes qui, ne se basant que sur des généralités, ne peuvent atteindre la minutie des détails, ou bien formuler une démonstration sans axiomes positifs auxquels on puisse toujours avoir recours, c'est mettre des idées à la place d'une science, c'est se baser sur des théories difficilement praticables.

Le travail que nous entreprenons aujourd'hui a pour but d'aplanir une partie de ces difficultés. Nos études embrassent tour-à-tour l'analyse des faits passés, des faits présents, les conséquences qui peuvent en découler et leur application à toutes les parties de cet immense engrenage qu'on appelle l'*Industrie*.

## CHAPITRE DEUXIÈME.

### § I. DES TROIS AGENTS DE LA PRODUCTION, DE LEURS FONCTIONS ET DE LEURS BÉNÉFICES.

1° La production est le résultat obtenu par la réunion des efforts :

Du *capital* ;

Du *travail* ;

De l'*intelligence*.

Le *capital* fournit la matière brute ; le *travail*, aidé par l'*intelligence*, la modifie et la transforme.

2° Ces trois agents de la production ne peuvent agir isolément, et sont forcés par leur existence de se prêter leur mutuel concours.

3° Le *travail* et l'*intelligence* reçoivent un salaire fixe en échange de leurs produits.

Le capital ne reçoit la plupart du temps son bénéfice que sur la différence obtenue par l'échange de la *production* ainsi transformée et livrée à la *consommation*.

4° Cet échange a reçu le nom de *Commerce*.

De là il est résulté :

Que le capital est obligé, dans ses intérêts, de diminuer le salaire du *travail* et de l'*intelligence*, et d'augmenter la valeur de l'objet arrivé à la consommation.

Et que, d'autre part, le salaire *étant diminué et le prix de la consommation augmentant*, le travail et l'intelligence ont été réduits à tromper le capital pour pouvoir conserver leur portion de bénéfice.

Ainsi, par une fausse répartition, se trouvèrent divisés les intérêts des trois forces productives que nous nommons *capital, travail et intelligence*.

## § II. DE LA PRODUCTION EN ELLE-MÊME.

1° Il n'y a au juste que deux sortes de production :

1° La production agricole ;

2° La production industrielle ou pour mieux dire manufacturière.

Dans cette dernière on peut encore distinguer :

1° La *production industrielle* des choses indispensables ou tout au moins éminemment nécessaires ;

2° La *production industrielle des choses de luxe*, c'est-à-dire des choses employées par *certaines classes*, mais dont les hauts prix en enlèvent l'usage *au plus grand nombre*.

La division des intérêts dont nous venons de parler, plaçant le capital maître de ses deux associés (puisqu'il est en effet seul maître de l'échange), la production industrielle dut se porter principalement sur les objets de luxe où l'échange s'adressant aux classes aisées avait de bien plus grandes chances de bénéfice, et de ce fait, appauvrissement des autres *productions*, augmentation *forcée* des objets de première consommation (1).

(1) Cette augmentation fut forcée par rapport à la première qui fut produite seulement par le plus grand bénéfice du capital, et qui n'était que *facultative*, puisqu'elle était créée par lui et pour lui.

## § 3. CONCURRENCE.

1° Par la raison que nous venons d'indiquer, tout capital pouvant disposer à son gré du travail et de l'intelligence ; l'ambition des capitalistes dut être stimulée, ils créèrent de nombreux foyers de productions dans des industries analogues ; et pour résultat il y eut :

Antagonisme des capitaux entre eux ;  
Concurrence illimitée.

Pour soutenir cette concurrence, il fallut livrer des étoffes en partie semblables à meilleur marché, que fit-on ? — L'on trompa la consommation en abaissant la qualité de l'étoffe, sous une apparence flatteuse.

2° Comme nous l'avons dit, les capitaux abondant dans les industries de luxe, le *travail* et l'intelligence désertèrent les autres productions et se portèrent vers ces mêmes industries.

Les travailleurs affluèrent dans les grands centres industriels.

Alors, pour satisfaire le capital dans ses exigences de bon marché, l'intelligence créa des machines ou moyens économiques de production, et les intérêts du travail et de l'intelligence furent divisés puisque l'une ne pouvait rien inventer sans nuire à l'autre.

3° Bientôt encore la consommation devenant insuffisante à absorber les produits de luxe : la nécessité créa entre les travailleurs une concurrence effrénée et par le même fait, entre les travailleurs et l'intelligence ;

D'où, *abaissement de la main d'œuvre.*

4° Et cet abaissement de la main d'œuvre ne suffisant pas à rappeler l'équilibre entre la consommation et la production, il y eut cessation momentanée de travail, *chômage.*

Alors s'il y avait difficulté pour l'ouvrier de vivre en travaillant au prix réduit, le chômage arrivé, il y eut impossibilité.

#### CONSÉQUENCE.

Des faits précédents, nous voyons s'élever ces tristes résultats ;

1° Pour le *capital* ou *commerce* (puisqu'il le représente) : *duplicité, mensonge, fourberie, misère relative* ;

2° Pour le *travail* et *l'intelligence* : *misère positive, avenir sans garanties, abrutissement forcé, crimes.*

### CHAPITRE III.

#### HISTORIQUE.

Dans l'état primitif des sociétés ; le sauvage ne produit pas ou presque pas : comme il jouit de tous ses droits naturels, il ne possède rien ; — comme la nature suffit à ses propres besoins, il ne cultive pas.

Lorsque, pour échapper au droit du plus fort, les faibles se réunirent et créèrent des hameaux et des villages, ils firent abandon d'une partie de leur liberté pour conserver l'autre (1).

Mais en contractant ainsi le premier pacte social, il est à remarquer qu'ils ne s'associèrent que pour la garantie de leur liberté, de leur existence ; que, cette espèce de solidarité ne fut pas portée plus loin que leur défense mutuelle et qu'enfin leurs intérêts individuels restèrent toujours divisés.

(1) Quoiqu'il eût été facile de déterminer pourquoi et comment s'établit ce droit du plus fort, on comprend que nous avons dû restreindre notre travail et ne pas entrer dans des détails en dehors de notre sujet.



Et par ce fait, le sauvage qui, renfermé dans ces villes ou villages, a déjà perdu une partie de ses droits naturels (1), est forcé de cultiver et de s'occuper d'un travail qui lui remplace les productions libres qu'il ne peut plus recueillir ; alors il songe à conserver la part qu'on lui a faite, et il désire l'agrandir ; le droit du plus fort, n'étant plus établi d'homme à homme, mais de peuple à peuple. Le premier de ses résultats sera l'envahissement, la conquête.

Du moment qu'il triomphe, le vainqueur doit se servir de l'ennemi terrassé comme d'une propriété.

Comme le travail dont il s'occupe lui répugne par son isolement et sa monotonie il y soumettra son esclave (2).

Que l'on comprenne bien ce droit étendu non plus à un individu, mais à une nation et l'on verra que de cette manière, beaucoup travaillant pour quelques uns, (beaucoup d'esclaves pour quelques maîtres), le petit nombre dût augmenter ses jouissances au-delà de ses besoins naturels ; de là, naissance *du luxe*.

Le luxe n'est donc que le perfectionnement des choses nécessaires à la vie, la satisfaction plus complète de nos besoins (3).

Cette modification amena nécessairement la création de l'industrie et le développement rapide des arts, dont le germe existait déjà.

(1) Nous entendons par droits naturels, ceux que possèdent encore les sauvages du Nouveau-Monde, c'est-à-dire, la chasse, la pâture, la cueillette et la pêche, etc.

(2) Nous nous réservons d'expliquer plus tard les raisons qui rendaient ce travail répugnant.

(3)	NÉCESSITÉ.	LUXE.
	Vêtement.	Parure.
	Nourriture.	Cuisine.
	Abri.	Palais.

Ainsi se trouva divisée la production dans les deux grandes branches, dont nous avons déjà parlé.

Ainsi fut renversé l'équilibre.

Presque toutes les nations de l'antiquité qui ont laissé des traces de leur passage ont suivi pendant leur existence deux marches opposées dont on peut déterminer les causes par la manière dont ils ont considéré les rapports de la production à la consommation.

1° Celles qui, par différentes raisons politiques, géographiques ou religieuses ont favorisé les arts et l'industrie, ont dû se livrer au commerce et s'y enrichir en peu de temps. Ces fortunes rapides en excitant les désirs des particuliers, ont fait naître l'amour du gain, et par cette raison la vénalité dans tous les rangs, dans toutes les charges. De là anarchie, lutte et désaccord de tous les intérêts. Alors qu'un peuple puissant se trouve voisin et rival, cet affaiblissement de la nation commerçante entraînera sa ruine par la conquête.

Tels furent les Phéniciens, hardis navigateurs, inventeurs du verre, de la pourpre, de la monnaie et des lettres de l'alphabet qu'on adopta plus tard en Europe; ils exercèrent une grande influence sur le monde naissant. On comprend combien de richesses ils durent acquérir en pensant que presque tous les objets qui faisaient la matière de l'ancien commerce étaient des choses de prix, et qu'opérant le transit entre des nations barbares et des peuples plus civilisés, à qui le luxe avait fait naître des besoins dispendieux, ils recevaient beaucoup et ne donnaient presque rien. Aussi devinrent-ils bientôt très puissants, tous les plus illustres princes furent leurs correspondants, et leurs riches négociants prétendaient être les égaux des rois (1).

(1) Isaïe.

Après avoir visité, exploré et semé des colonies sur presque toutes les parties du monde connu, après être parvenu à ce degré d'élévation, ils ne purent empêcher Nabuchodonosor de prendre et de détruire Tyr, leur ville capitale, et par cela même d'anéantir leur puissance. Cependant on peut voir par l'histoire qu'elle se releva en assez peu de temps (1), et devint bientôt assez forte pour résister à Alexandre qui finit par la détruire à son tour.

Carthage, fondée par les Phéniciens, profita de leur ruine pour parvenir à un haut degré de splendeur. Carthage avait également de nombreuses colonies; mais elle ne sut pas se les attacher; la concentration des fortunes et de la puissance dans la capitale, l'égoïsme de la mère patrie rendirent leurs relations mutuelles pleines de monopoles et d'arbitraires. D'un autre côté, la richesse des patriciens, l'arrogance du peuple, semèrent de dangereuses discordes dans Carthage même (2), et là encore, comme à Tyr, se rencontra une puissance rivale. Après bien des années de lutte, après s'être relevée de ses défaites ou avoir vaincu à son tour, Carthage finit par succomber devant la puissance romaine.

2° Les peuples, au contraire, qui, rejetant les arts et l'industrie, ont voulu s'élever par la guerre, ont rencontré les mêmes pièges sous leurs pas. Ce désir de la conquête amène des guerres constantes; le peuple vainqueur arrive à posséder un empire qu'il ne peut plus défendre, cet excès des richesses crée l'ambition et la guerre civile. Ce peuple s'affaiblit à son tour. Les nations subjuguées à grand peine se révoltent, des ennemis faibles, mais nombreux, l'attaquent à la fois, et bientôt arrive infailliblement sa ruine par le morcellement. Seule-

(1) En 19 ans.

(2) Montesquieu, Polybe, fragment du livre IX, *Extrait des vertus et des vices*.

ment, dans ce dernier cas, la durée de l'empire guerrier est plus longue que celle de l'état commerçant, son élévation ayant été bien moins rapide.

Tel fut l'empire d'Alexandre, tel fut celui de Rome (1). Ce dernier, après avoir soumis à ses lois une partie du monde, succomba sous les attaques réitérées de peuplades inconnues, qui vinrent des montagnes du Caucase, des déserts du Nord, prendre place et rang dans l'histoire, et se construire un royaume d'une petite part de cet immense royaume. Rome tomba sous une désorganisation complète de la société, et quand le christianisme vint pour galvaniser ce vieillard, ce n'était déjà plus qu'un cadavre (2).

Il est à remarquer cependant que les peuples qui ont considéré l'agriculture comme principal foyer de production ont survécu même à leurs désastres; tandis que les nations purement guerrières, après avoir jeté un vif éclat, disparurent entièrement.

Deux peuples peuvent nous en offrir un exemple. Ce sont les Egyptiens, dont la nationalité a survécu même après leurs défaites, et les Chinois qui surent imposer leurs coutumes à leurs vainqueurs; nous en pouvons trouver les causes dans la forme de leur constitution.

L'Egypte était divisée en sept ordres différents, le gouvernement partagé en trois états : les rois, les prêtres, les soldats. Il paraît que, dès le principe, le lien social eut pour base le culte religieux, et que tous les efforts de la caste sacerdotale tendirent au perfectionnement de l'agriculture, principal soutien de leur civilisation. Par les lois, tout

(1) Nous pourrions multiplier ces exemples, mais ce n'est point un cours d'histoire que nous avons l'intention d'entreprendre.

(2) Montesquieu.

homme était forcé de s'occuper et de déclarer ses moyens d'existence devant les magistrats. Les métiers étaient héréditaires, des règlements fixaient l'emprunt, et tous les arts avaient pour objet la splendeur du culte (1). Ce but unique des efforts généraux, cette hiérarchie et surtout la faveur accordée à l'agriculture, rendirent ce peuple assez fort pour renaître sans cesse, même après les invasions, et lorsque les Romains l'eurent soumis à leur empire, c'était encore l'Égypte qui était considérée comme le grenier de l'Italie (2).

On montre encore aujourd'hui des médailles où la ville d'Alexandrie est représentée sous la figure d'une femme voilée tenant en main une poignée d'épis mûrs (3).

L'empire de la Chine, auquel les historiens attribuent l'antiquité la plus reculée (4), suivit dans ses institutions une marche analogue; seulement, tout en considérant l'agriculture comme la base de toutes les sociétés, elle ne négligea point les autres industries; mais, au lieu de chercher des débouchés dans ses rapports avec les étrangers, elle s'occupa exclusivement de la satisfaction de ses propres besoins, rejetant toutes connaissances nouvelles, toutes modifications à ses anciens procédés; de ce fait, il résulta que l'abondance de la production fit baisser le prix de la consommation, et par conséquent la valeur de la chose produite. L'artisan se suffit avec le plus minime

(1) Herodote, l. I, page 99; Diodore, l. I, page 42, Savagner, page 18; Histoire universelle par une société de gens de lettres, t. I.

(2) Alexandre avait bien compris cette importance quand il fonda Alexandrie (Voir Strabon).

(3) Consulter Pline pour des détails sur les flottes qui allaient, chargées de blé, d'Égypte au port d'Hostie.

(4) Quelques compilateurs admettent Noë comme fondateur de leur monarchie. Les Chinois datent d'une ère qui remonte selon eux à 2,276,479 ans (Chronologie géographique par Année).

salaire, et ne pouvant faire concurrence à ses confrères puisqu'il n'emploie que les mêmes procédés, ne pouvant monopoliser ses avantages individuels, le travailleur gagne une somme extrêmement faible à la vérité, mais qui égale ses besoins.

Pareil bien-être ne peut s'obtenir qu'à la condition de la plus grande sobriété chez les classes peu favorisées et d'un entier immobilisme pour la nation tout entière. Ce sont les phénomènes que nous pourrons observer encore chez ce peuple singulier qui a conservé son antique physionomie au milieu des révolutions qui ont bouleversé toutes les sociétés voisines.

On comprendra enfin que tous les peuples de l'antiquité n'entrent pas forcément dans ces deux catégories que nous venons de tracer ; quelques-uns, par des causes particulières dont nous pourrons parler plus tard, échappèrent à cette division tout en se rattachant par quelques points à l'une ou à l'autre.

Citons, parmi ces derniers, les Juifs. Conduits avec des miracles par leur législateur Moïse, échappés à un dur esclavage, pour s'établir dans les terres les plus fertiles de l'Asie, leur chef dut s'attacher à en faire un peuple tout-à-fait à part, vivant seul, par lui-même, uni par tous les liens religieux, rattachant tout aux principes divins de ses livres sacrés. Moïse ne fit pas des Hébreux un peuple commerçant ou guerrier, il en fit un peuple cultivateur à qui il enleva par avance toute idée de luxe, tout moyen d'agrandissement; il lui apprit à produire beaucoup pour peu consommer (1). Son but se trouva rempli jusqu'à un certain point : par le fait de ces institutions, les Juifs ne purent résister à la conquête ; mais, dispersés, emmenés

(1) Savagner ; Josephé, *Histoire des Juifs* ; Prideaux, etc.

en servitude à de grandes distances, ils formèrent toujours un corps de nation à part, qui, travaillant pour ceux qui les avaient subjugués, se dirigea par ses propres coutumes et ne put jamais être détruit, malgré tous les obstacles semés sous ses pas.

Les nations nomades présentent un phénomène aussi remarquable ; si on observe leurs mœurs, on les trouve presque semblables à celles des anciens patriarches décrits dans la Genèse. Une antiquité de coutumes, aussi religieusement conservée parmi ces peuples, paraît merveilleuse au premier abord ; mais si l'on examine que leurs institutions sont réduites au point le plus simple, c'est-à-dire au gouvernement de la famille, on concevra sans peine qu'une pareille constitution, resserrant les liens individuels, repoussant toute association étrangère, ne dût favoriser ni le luxe ni la conquête. Possesseurs de vastes troupeaux, ces peuples ne produisaient que pour eux, tout leur trafic était dans l'échange, ils se partageaient entre eux le gain, le père prenait la première part, la famille ensuite, le reste revenait aux serviteurs. De pareils rapports faisant naître parmi eux des guerres intestines continuelles, évitèrent les grandes révolutions et rendirent ce peuple éminemment stationnaire. Tels furent à peu près les Arabes qui furent soumis par différents peuples, mais jamais subjugués.

En suivant les principes émis dans notre deuxième chapitre, nous venons d'analyser les résultats des rapports de la consommation à la production, et les conséquences qu'ils ont amenés dans les sociétés anciennes et chez la plupart des peuples de l'antiquité. Dans la suite de ce chapitre, nous continuerons à observer ces effets sur les sociétés modernes, en tenant compte des progrès industriels et commerciaux.

*(La suite au prochain numéro.)*

# EXPOSITION

## DES FLEURS, FRUITS ET AUTRES PRODUITS

### DE L'HORTICULTURE LYONNAISE.

---

#### BOTANIQUE.

Dans les grandes cités, l'idée d'une exposition trouve en tout temps sympathie et concours; c'est la gloire qui caresse ses adorateurs, le plaisir qui prépare une fête, c'est le héraut qui dans la lice appelle les champions aguerris.

Dès-lors, des hommes généreux et spéciaux se réunissent et organisent, les producteurs rivalisent avec le zèle et la force que donne l'émulation, et le public, grand dispensateur du blâme et de l'éloge, attend le jour de la critique ou des bravos.

Ce jour est enfin venu pour notre société d'horticulture, les portes de l'orangerie du Jardin des Plantes se sont ouvertes le 21 septembre, et durant les trois jours qu'a duré l'exposition, le public est venu, malgré le mauvais temps, visiter les fleurs et les fruits dont la nature est si prodigue en automne.

Mais, de la société horticole, des exposants au nombre restreint et des visiteurs de tout genre, quels sont ceux qui ont bien mérité de notre département?... Quels sont ceux aussi qui ont fait défaut à ce que l'on attendait de leur zèle éclairé et de leur talent reconnu?...

1° *De la société d'horticulture.* — Dans sa séance du 8 jan-



vier 1843, la société d'horticulture pratique arrête qu'une première exposition de fleurs, de fruits, d'arbres et d'objets d'industrie et de fabrication, ayant rapport à l'horticulture ou au jardinage, sera faite au mois de septembre.

Cette association nouvelle succède dans cette entreprise à une grande société établie depuis plus de 70 ans, et pour assumer sur elle seule tous les efforts de la société d'agriculture déjà répartis sur tant de points, pour la soulager de tant d'occupations diverses et la surpasser par des soins plus directs, elle se met à l'œuvre sous le patronage des magistrats les plus éclairés de cette ville. C'est bien là, certainement, une idée généreuse qui, fortement conçue, doit être féconde en résultats, car elle joint à la puissance du travail dirigé et du talent créateur, le pouvoir des hommes hauts placés dans la hiérarchie sociale : c'est donc une première et heureuse combinaison ; mais, pour qu'une association porte les fruits qu'on est en droit d'en attendre, pour qu'elle rencontre par ses rapports journaliers, par ses communications écrites et ses efforts réunis, les observations instructives, les vérités pratiques, pour qu'elle fasse mieux que des hommes isolés réduits à leur propre science, pour qu'elle agisse enfin par des procédés meilleurs, plus productifs pour l'auteur et plus utiles à tout le monde, il lui faut, avant tout, une pensée large dans tous ses rapports et généreuse sans restriction ; ce qu'il lui faut, c'est un point de départ qui, ne perdant pas de vue d'un côté la société entière, et de l'autre tout le corps d'état en particulier, préside à toutes les délibérations, repousse tout égoïsme, et ne fasse pas, sous le prétexte d'utilité publique, sous le nom d'*Exposition des produits de l'HORTICULTURE LYONNAISE*, une exposition partielle, funestement ecclésiastique, une exposition, enfin, à l'aide de laquelle la force dont elle jouit par le fait même de son principe, écrase le travailleur resté seul, élève une concur-

rence paralysante, et disposant de l'opinion publique, engendrer le monopole. Ces résultats, non prévus sans doute par la société d'horticulture, ont été provoqués d'abord par un article de ses règlements; article qui n'admet au concours que les membres de ladite société. — Des jardiniers, que l'on peut citer parmi les plus capables, conservèrent l'espoir de concourir avec la société d'agriculture, qui jusqu'alors les avaient mis si brillamment en évidence, et refusèrent de prendre part à cette nouvelle organisation prétextant les dépenses du temps et d'argent que nécessitent toujours les réunions. En cela, ces messieurs ont eu tort, car mieux que personne, les jardiniers doivent savoir qu'il faut semer pour recueillir. Mais des mesures furent immédiatement prises contre eux, et la société d'agriculture ignorant, sans doute, ces rivalités commerciales, promit de ne pas faire d'exposition horticole.

Nous ne pensons pas, nous, qu'une association, forte par elle-même, toute puissante par les moyens dont elle dispose, puisse redouter les tentatives isolées et doive réduire une grande œuvre aux proportions mesquines de la concurrence; nous croyons, au contraire, qu'il faut pour cette société qui s'est placée à la tête d'une industrie nouvelle, provoquer en dehors d'elle-même l'émulation qui l'anime, entraîner tous les producteurs dans un élan général, les appeler dans son sein aux jours d'exposition, et triompher ainsi des rivalités jalouses au profit de l'horticulture et de la société entière.

En définitive, n'avons-nous rencontré au Jardin des Plantes qu'un étalage de fleurs analogue à celui que l'on peut voir le dimanche sous les tilleuls de Bellecour, ou avons-nous réellement assisté à une exposition des produits de l'horticulture lyonnaise?....

Voilà ce que nous étions tenté de nous demander. Mais

sans nous arrêter aux causes qui ont pu amener ce doute dans notre esprit, nous ferons sincèrement des vœux pour l'avenir de la société d'horticulture pratique de notre ville, et si nous avons présenté ces observations, si, après l'examen rapide des produits de l'exposition, nous nous permettons encore quelques réflexions, c'est dans l'espoir que nos conseils médités par la haute intelligence des administrateurs, pourront compléter le succès qui doit s'attacher à une entreprise si louable d'autre part.

2. *Des exposants.* — D'après les journaux quotidiens, l'on sait déjà de par le monde que les prix proposés par la société ont été décernés à Messieurs Lacharme, prix d'honneur (semis de roses) ; — Guillot, 2<sup>e</sup> prix (semis de roses) ; Armand, 1<sup>er</sup> prix (culture de plantes variées) ; — Luizet, 2<sup>e</sup> prix (culture de plantes variées) ; — Luizet, déjà nommé 1<sup>er</sup> prix (fruits).

Nous sommes bien loin de contester aux honorables membres de la société, les récompenses qu'ils ont méritées en remplissant les conditions posées par le programme. Mais nous consacrerons quelques lignes à l'énumération de plusieurs espèces bien préférables, selon nous, à certaines plantes dont on a encouragé la multiplication.

M. Guillot, (J.-B.), nous offre d'abord quelques plantes remarquables devant lesquelles les amateurs s'arrêtaient particulièrement ; c'est un *Alonzoa elegans*, un *Abutilon striatum*, un *Elycrysium prolifèrum* et un jeune *Palelownia* fort bien venu. — Parmi plus de 50 espèces variées de *Fuchsia*, de *Verbenas* et de *Phlox*, qui complètent la collection, nous avons surtout distingué quelques jolies variétés de *Verveine*.

M. Nerard aîné, présente à l'exposition un fort joli choix de plantes fleuries en vases, parmi lesquelles se distinguent un *Tecoma jasminoïdes*, un *Russelia juncea*, un *Rudbeckia drumondii*, une série de *Correa*, dont l'espèce la plus élégante, est

sans contredit la *Speciosa*, petit arbuste à tiges grêles, à feuilles sinuées, et dont les fleurs se détachent parfaitement sous la forme d'un long tube rouge vif.

Le *Delphinium Barlowii*, dont les fleurs doubles, éperonnées violettes, sont plus originales par les poils jaunes qui décorent leurs pétales laciniés que gracieuses par l'ensemble de leurs formes.

Le *Gloxinia speciosa* appelle aussi l'attention sur ses feuilles velues, sa tige, presque nulle, et ses jolies fleurs très nombreuses, élégamment portées sur des pédoncules radicaux.

Le *Pinus Palustris*, qui fait aussi partie de la collection de M. Nérard est certainement par sa forme et sa couleur une des plantes non fleuries qui mérite le plus d'être signalée aux amateurs de verdure.

M. Commarmot expose, entre autres fleurs, plusieurs variétés d'Œillets, de Roses, et de Verveines semis qui ont mérité tous les suffrages.

M. Simon (Henri) fait remarquer ses produits, peu nombreux du reste, par un petit *Eugenia australis*, à feuilles de myrthe lencéolées à travers lesquelles semblent se cacher de fort jolies fleurs blanches, munies de longues étamines rayonnantes et un *Justicia speciosa*, arbrisseau sousligneux dont les fleurs agrégées terminales, marquées d'une tache pourpre à leur base, étalent de tout côté leur belle couleur lilas.

De MM. Luizet, père et fils, qui ont réduit avec succès leurs productions à un petit nombre d'individus bien choisis, nous nous contenterons de citer un *Abutilon striatum* le mieux fait de l'exposition, un *Gerdonia lasiantus*, un *Cedrus deodora*, originaire des monts Himalaya, c'est une espèce encore peu multipliée. Ces Messieurs seuls ont produit un petit groupe de *Camélia* d'espèces très recherchées, et la seule collection

de plantes grasses que nous ayons aperçues dans la salle de l'orangerie.

Parmi les plantes fleuries de M. Bourgeois, l'on nous a fait remarquer deux vases de *lotus Jacobæus*, petite plante bisannuelle, intéressante surtout par la riche couleur mordorée que sa corolle est susceptible d'acquérir par les soins de l'orangerie. Joignez à cette citation, deux *Achimenes* d'un bel effet et un *Gesneria Zebriua*, arbrisseau vigoureux qui attire surtout les regards par son feuillage capricieusement maculé de zones blanches.

M. Lacène est un amateur bien connu par sa passion distinguée pour les fleurs : le goût et les connaissances de cet habile exposant s'en tirent glorieusement chaque année par la culture d'espèces très jolies et peu communes. La foule s'arrêtait en effet devant un superbe *Glaxeyul* rosé, près duquel se trouvait le plus beau des *Mimosa*.

A M. Lacharme, comme chacun le sait, le grand prix d'honneur, pour ses semis de roses.

Enfin M. Couderc, amateur, qui plein de goût et de tact semble avoir parfaitement compris que dans une exposition, l'abondance, tant qu'elle n'est que répétition, dénotte plutôt une certaine aisance que toute autre chose, s'est attaché à ne donner que quelques espèces, mais ses plantes sont si bien faites, le choix en est si flatteur pour le modeste auteur qui les a fait naître ; elles occupent une si petite place dans l'exposition que nous serions tentés de les citer toutes ; elles sont au nombre de 20, toutes plus charmantes les unes que les autres ; nous rappellerons seulement au souvenir de ceux qui les ont admirées avec nous, le *Bursaria spinosa* dont les rameaux grêles et épineux portent des feuilles spatulées luisantes, surmontées de petites fleurs blanches en grappes paniculées.

Le *Rexia holoserica*, plante de serre chaude, dont les fleurs très larges et d'un beau bleu, sont d'un séduisant effet.

Un *Eschinanthes grandiflora*, un *Nemathantus guilleminianii*, un *Collumnea Lindeniani* et un *Justiorica bicolorcia* qui, originaire de la Jamaïque, présente des fleurs blanches à longs tubes maculés de pourpre, c'est une acanthacée qui, ordinairement, a cessé de fleurir dans la saison où nous sommes.

MM. Willermoz (C. F.), et Armand (Et.), font violence, pour ainsi dire, à l'attention publique par un grand nombre de variétés de plantes ordinaires. — A M. Willermoz revient pourtant le mérite d'avoir exposé une espèce que nous croyons nouvelle, le *Mandevilea suaveolens*.

Enfin, au nombre des 200 et quelques individus de M. Armand, et nous rappellerons ses bengales en vases, ses roses coupées, ses 10 *Gloxinia* et un *Rochea falcata* dont nous aimons beaucoup les corymbes écarlates au sommet desquelles brillent harmoniquement de nombreuses étamines d'un beau jaune de soufre. De cette plante nous avons surtout admiré la fraîcheur et la forme. C'est le seul *Rochea* que nous ayons vu à l'exposition; il est petit, mais peut-être n'est-il gracieux qu'à cette condition.

Tous les jardiniers et amateurs de la société horticultrale semblent avoir concouru pour les Dahlias, mais cette culture envahissante doit être limitée d'une part à certains sols élevés, où seulement elle se reproduit bien; et réservée, d'autre part, comme objet d'étude par l'admirable facilité avec laquelle elle donne ses prodigieuses métamorphoses de coloration.

Que l'on se souvienne enfin, que c'est une belle fleur, mais sans parfum, une fleur que les poètes comparent à une jolie femme sans amour.

Nous n'avons pas parlé des *Petunia*, parce que nous ne comprenons rien à cette propagation obstinée d'une plante

commune qui vient à toute époque, d'une plante rameuse au feuillage confus, à la fleur violâtre sans vivacité, sans souplesse, sans odeur et sans contour; d'une plante enfin qui ne se vend pas.

Les connaisseurs et amateurs de fruits ont surtout apprécié ceux de MM. Luizet et Chapuis. Nous nous garderons bien de donner notre avis sur certaines fleurs en tolle; mais nous recommandons à nos lecteurs les jolies corbeilles rustiques de M. Tronchon.

Pour découvrir les quelques sujets que nous venons de signaler, il nous a fallu passer en revue près de 1,500 plantes, dont le tiers, il est vrai, était composé de Dahlias. — Les Pétanias, les Fuchsia et les Phlox étaient partout.

En définitive, l'horticulture lyonnaise n'est pas en progrès; nous avons bien vu des *Camera lantana*, fleurs en tête, remarquables par les couleurs variées par lesquelles elles passent pendant leurs périodes de développement, jaunes d'abord, aurore-jaunes ensuite, blanches et roses, etc.; mais ces *Lantana* de notre exposition sont bien loin d'être aussi beaux qu'on peut les voir chez quelques particuliers.

Enfin, si les bordures des jardins, si les premiers rangs des massifs, peuvent être décorés par un grand nombre d'espèces que Paris possède et que Lyon repousse ou méconnaît, les *Gillia*, les *Monophyla*, les *Spirea*, etc., soit encore les *Scabieuses*, et surtout l'espèce *Caucassica*, qui, la plus belle, fleurit pendant toute l'arrière saison; si nos parterres, nos tonnelles et nos bouquets peuvent être enrichis de tant de plantes, ici peu connues, pourquoi nos exposants, qui ont fait preuve d'habileté dans bien des cas, n'exercent-ils pas leurs talents sur ces productions et d'autres plus nouvelles, sur celles, par exemple, que la capitale a exposées dans ces derniers temps.

Mais avant d'aborder un autre ordre de considérations gé-

nérales sur l'ensemble de l'exposition, qu'il nous soit permis, en terminant ce paragraphe, d'adresser des témoignages de satisfaction unanimes à l'auteur d'un magnifique bouquet de Dahlias, artistement disposé au milieu même de l'orangerie. L'élégance de la forme et les harmonies d'analogie, suggérées par la science ou par ce que l'on appelle le sentiment des couleurs, caractérisent cette admirable composition.

*Du public.* — L'impression fâcheuse qu'a généralement produit l'exposition horticole sur le public ne provenait pas seulement du défaut de plantes nouvelles, mais encore d'autres circonstances dont nous avons dû rechercher les causes.

Et d'abord, les visiteurs qui, pour arriver jusqu'à la salle de l'orangerie, s'attendent à poser leurs pieds sur les allées sablonnées d'un jardin bien entretenu, marchent dans la boue des sentiers terreux, et se croient en rase campagne en regardant autour d'eux, les longs carrés botaniques où l'abondance règne plutôt que le choix et la vue distincte.

Puis ils pénètrent dans l'enceinte de l'exposition, et là, quoique peu nombreux, ils se disputent pas à pas une place, déjà refusée, dit-on, aux fleurs même de certains exposants, membres de la société.

Ce n'est pas tout encore, l'accès est difficile, mais la distinction des objets est bien plus difficile encore; les grands pots, les petits vases, les fleurs coupées, tout est pressé et échelonné sur plusieurs rangs; les premiers rangs sont trop bas et les derniers trop loin; l'examen est pénible, on se gêne, on se pousse, et l'on appelle cela une solennité!...

Certainement, les trois commissions réunies, celle des finances, celle de l'inspection et celle de l'exposition, ont dû rencontrer de la part de la ville, ou d'ailleurs, des obstacles bien insurmontables pour s'être arrêtées à ce qui nous a été offert les 21, 22 et 23 septembre. Mais d'une part, si le jardin des



plantes n'a pas disposé de tout l'espace nécessaire que l'on aurait dû mettre en état pour la circonstance dont nous parlons; il faut, d'autre part, voir l'origine de toutes ces choses dans les moyens insuffisants que la ville accorde à ses institutions, à ses établissements et aux sociétés qui s'organisent dans un but avoué, légal, d'intérêt public. — Comment se conduit-elle et qu'arrive-t-il dans ce dernier cas ?

Elle laisse des hommes de cœur s'engager dans des entreprises généreuses; puis, de ces mêmes hommes l'enthousiasme s'use tôt ou tard dans des efforts peu secondés, et l'œuvre ne s'accomplit pas.

Comment se fait-il que les commissaires de la société d'horticulture n'aient pas obtenu du conseil municipal quelque local ou disposition plus convenable, quelque échafaudage improvisé, quelque tenture au moins donnant à cette exposition l'espace et le grandiose nécessaires.

Pourquoi, en effet, reculer devant quelques menus frais de construction, lorsque l'on possède des matériaux suffisants?... Et tout cela pourtant n'est rien, lorsque l'on songe qu'il faudra bien se décider à nous donner un autre jardin des plantes. — Celui que nous avons ne réunit aucune des conditions devenues indispensables à notre grande cité. — Où sont, en effet, les nombreuses fleurs que nos artistes ont besoin de connaître? Où sont les nombreuses collections nécessaires à l'étude de la botanique, nous avons cependant une grande école de dessin, et une école de médecine et de pharmacie réorganisées sur des bases plus larges qu'autrefois. On le voit, les arts et les sciences, l'agrandissement et l'embellissement de notre ville, le présent et l'avenir même de notre cité, s'associent à cette demande et notre voix, nous l'espérons bien, ne restera pas sans échos; que le jardin des plantes actuel cultive les plantes d'ornements que réclament le voisinage et les besoins de la fabrique lyon-

naise, et qu'un grand jardin botanique en donnant la vie aux nouveaux quartiers de Perrache y appelle la population, charme les visiteurs par ses promenades embaumées et donne aux étudiants de nos facultés le goût et les moyens de s'instruire : tels sont les vœux que nous formons dans l'intérêt de tous nos concitoyens.

Et n'est-ce pas en s'y prenant ainsi que la capitale centralise chaque jour ; n'est-ce pas ainsi que nous devons faire pour toutes choses, nous qui sommes menacés de n'être bientôt qu'une station entre Marseille et Paris. Oui, nous pouvons lutter, mais il nous faut être préparés d'avance, et pour revenir à notre sujet, rappelons que notre département, par sa position topographique, peut élever presque tous les végétaux du Nord et du Midi, et acclimater, mieux que Paris, les plantes exotiques. Les hommes capables, les sociétés encourageantes ne nous manquent pas ; mais, après le peu de sollicitude que l'administration de notre ville semble avoir pour la grande question qui nous occupe, ce qui semble élever une barrière contre l'accomplissement de nos souhaits, c'est l'éloignement supposé de nos habitans pour tout ce qui est science et fleurs ; cependant, nous avons des souvenirs trop récents de l'affluence qui naguère assistait aux expositions de la société d'agriculture.

Pour accepter ce doute, nous nous rappelons trop bien la nombreuse et élégante compagnie qui se pressait autour des fleurs de l'Orangerie et des serres, ou se promenait heureuse autour des bassins et des rocailles, sous les ombrages improvisés, en causant des prix obtenus, en désignant par leur nom propre en déterminant par leur forme gracieuse, leur vive couleur, par mille détails, enfin, les belles plantes que l'on avait remarquées. Oui, nous nous rappelons trop bien tout ce monde, toutes ces toilettes, toute cette joie pure épanouie sur tous

les visages pour ne pas trouver dans cette objection même une leçon pour le présent et une garantie pour l'avenir.

Le goût des fleurs à Lyon date, pour ainsi dire, de cette époque, partout dans nos salons des jardinières bien garnies, sur les tables somptueuses des corbeilles fleuries et entourées de petits bouquets que l'on distribue au dessert, dans nos magasins élégants de la verdure en toute saison, partout des fleurs obligées.

La société d'horticulture n'a donc rien à redouter de ces suppositions mal fondées et la haute administration de notre ville, la prenant sous sa protection, elle pourra marcher résolument et sans encombre dans la voie du progrès qui lui est ouverte; rien ne lui manquera plus que quelques belles journées qu'elle choisira plus facilement en avançant de quelques jours l'exposition de ses intéressants produits. — Ne réunit-elle pas en effet tous les éléments de succès qui peuvent concourir aux bons résultats d'une grande entreprise, et l'exemple des hommes qui l'ont précédée dans la carrière agricole : les *Rozier*, *Al-leon Dulac*, *Chancey*, *de Martinel*, *Monspey*, *Poivre*, *Latourette*, *Bourgelat*, etc. Les jardins de *Morel*, le paysagiste, les pépinières exotiques de *Bast Monque* et les améliorations introduites dans notre département par ces mêmes hommes, les plantes oléagineuses, les prairies artificielles, les engrais, les additions fertilisantes, et n'a-t-elle pas en perspective la gloire de réparer un premier échec qui ne lui ôte rien de sa force et l'honneur de doter son pays d'une industrie nouvelle.

Non, rien ne lui manquera plus, et nous lui promettons par avance le plus beau témoignage d'estime qui s'attache au nom de ceux qui ont bien mérité de leur patrie, le souvenir de tous les hommes de bien et la gratitude des concitoyens qui, par elle honorés, lui devront à jamais les uns leurs connaissances pra-

tiques, les autres leur richesse facilement acquise, et tous, l'objet de leur plus pure jouissance.

STÉPHANE F.....

---

## DE L'UTILITÉ

D'UNE

# HISTOIRE DU SOCIALISME,

DEPUIS 1789.

Les nations et la politique ont leurs historiens et personne ne songe à écrire l'histoire du socialisme, et cependant les nations perdent de leur importance individuelle, par la facilité des moyens de communication, qui développant l'esprit de fraternité, finira par les confondre en une seule; la politique: cet art de ruser devient de plus en plus difficile; ses ressorts menacent de se rompre, à force d'être tendus, tandis que le socialisme, jeune et vigoureux, se développe riche d'avenir. Ne réclame-t-il pas aussi son Tacite? N'est-il pas digne d'exercer la plume de l'historien? Il s'agit simplement du premier chapitre d'un livre, qui ne se terminera qu'avec les tribulations humaines, et dont la fin offrira aux mortels devenus heureux, le magnifique tableau de leur entière régénération. Ce premier chapitre doit être un inventaire exact, sincère, sans passion, de tous les efforts tentés par les socialistes, et des résultats qu'ils ont obtenus. Rien n'est plus nécessaire qu'un tel travail, pour nous faire apprécier au juste, et nos moyens, et nos ressources; pour nous montrer nos fautes,

nous signaler les écueils et éclairer la voie immense dans laquelle nous sommes engagés, et où nous nous égarons faute de lumière, nous heurtant dans la route, prenant des sentiers différents pour arriver à un même but, que l'obscurité nous cache. Embrasser une trop longue suite de temps, serait se tailler une rude besogne; d'ailleurs, ce n'est guère que depuis soixante ans, que les idées sociales, cessant d'être le domaine exclusif de quelques hommes privilégiés, ont passé dans les masses, et ont acquis par là quelque importance. C'est donc avec l'histoire de la révolution française, qu'il faut commencer l'histoire du socialisme. Les premières tentatives de régénération humanitaire se perdent sans doute dans la nuit des temps; les annales de tous les peuples nous présentent, à diverses époques, de nobles hommes animés de pensées généreuses; mais la révolution de 89, plaçant le peuple dans des conditions nouvelles, extraordinaires, nous a donné la mesure de ce dont il est capable; ensuite les développements de la science, les découvertes importantes et inattendues, ont aplani bien des difficultés, répondu à bien des objections. Ce qui ne paraissait pas possible il y a soixante ans, ne saurait, aujourd'hui, soulever l'ombre d'un doute.

Le *socialisme* doit s'entendre de toutes les doctrines qui ont en vue la réforme radicale de la société; qu'elles s'appellent *Communisme*, *Fouriérisme*, *St-Simonisme*, ou de tout autre nom; quelle que soit, en un mot, la formule, les émissions, les altérations, les réticences, à cet égard, seraient indignes de l'historien; au lieu d'une histoire il ne donnerait qu'un pamphlet, une misérable rhapsodie. Son rôle est d'exposer telles quelles chaque doctrine, de montrer leur influence dans les départements, à l'étranger comme à Paris; de décrire la classe d'individus qui embrassent plus particulièrement l'une ou l'autre; de remonter à leur origine, d'indiquer enfin leurs modifications, leurs

vicissitudes, les hommes et les écrits qu'elles ont mis en action auxquels elles ont donné naissance.

Les matériaux de cette histoire se trouvent dans des livres, dans des brochures souvent ignorés; dans les journaux, dans les débats, les jugements des cours d'assises et de la police correctionnelle. On peut consulter avec fruit les propres acteurs en soumettant toutefois leurs narrations à une épreuve contradictoire, au plus rigoureux examen. Car il importe par dessus tout de dire la vérité. Ne nous le dissimulons pas, si, sur le même fait raconté oralement, on négligeait de consulter plusieurs autorités, on serait exposé à de graves erreurs. C'est ce qui est arrivé à M. *Louis Blanc* dans un autre ordre de faits, au chapitre de son excellente *Histoire de dix ans*, consacrée aux événements de Lyon, en avril 1834. Pour que cet ouvrage ait de la prépondérance, il faut que la sincérité n'en puisse être contestée par personne. Il s'agit bien moins du style que de l'exactitude. Nous voyons aujourd'hui remettre en question les principaux faits avancés dans les histoires modernes; c'est que l'on dédaigne de citer les sources où l'on a puisé, c'est qu'il passe pour être suranné, de mauvais goût, de renvoyer le lecteur à tel ouvrage, tel volume, telle page. On a souvent de fort bonnes raisons pour cela. Que de faits tronqués, inventés, que de plagiats se montreraient à nu dans certains auteurs, si on les comparait à certains documents. Que de pages, non guillemetées, on trouverait, même dans l'*Histoire de la Révolution*, par M. Thiers, si on les rapprochait de certains mémoires, plus ou moins authentiques, d'où elles ont été copiées textuellement.

Que les hommes consciencieux se mettent donc à l'œuvre, pour élever au socialisme un monument digne de lui. Est-il une histoire plus intéressante que la sienne? Les récits des sanglantes batailles, des roueries de la diplomatie, sont-ils

comparables à ceux qu'offrirait le tableau des combats livrés avec les seules armes de la raison, contre des préjugés séculaires, par les amis des hommes? C'est une mine encore vierge, dont l'exploitation intelligente produirait les plus heureux résultats. Nous prédisons d'avance un plein succès à ceux qui se sentiront la force de l'entreprendre.

(*La suite au prochain numéro.*)



## Variétés.

### UNE HISTOIRE DE VOLEURS.

Bientôt quatre bandits, vous serrant les côtés,  
La bourse!... Il faut se rendre; ou bien non, résistez.  
Afin que votre mort, de tragique mémoire,  
Des massacres fameux aille grossir l'histoire.

BOLEAU.

#### CHAPITRE 1<sup>er</sup>.

Madame la baronne de R\*\*\* était allée habiter le château qu'elle avait à D... pour y attendre son mari, le général, alors employé dans une expédition en Allemagne. Le château était magnifique, devant sa façade s'étendait une longue terrasse qui allait jusqu'au bord de la rivière; d'un côté était un parc immense, de l'autre des jardins ornés de serres, de sculptures et de tout le luxe des riches habitations. Sa position était fort pittoresque, seulement entouré de bois ou de montagnes presque partout; il était très isolé, aucune route principale, aucun village n'avoisinait ses terres.

Madame de R\*\*\* n'avait emmené avec elle que deux domestiques, sa femme de chambre *Friendla*, qui était du pays

et un ancien soldat nommé *Jérôme* dont son mari avait depuis longtemps reconnu les excellentes qualités, et qu'il avait attaché à sa maison en qualité de factotum ; les autres domestiques étaient tous Allemands, parlant à peine le français et par conséquent d'un commerce peu facile.

C'était à la fin d'automne ; l'aspect mélancolique du château, son isolement, frappèrent vivement madame de R\*\*\* ; mais, résolue à braver ces légers désagréments, elle s'installa de manière à passer le plus agréablement possible le temps de sa retraite.

L'appartement qu'elle choisit pour habiter était au 1<sup>er</sup> étage et donnait sur la grande terrasse.

Un cabinet, situé au fond de cette pièce, devait servir à la camériste ; ces deux chambres s'ouvraient sur le même corridor ; il y avait en outre une porte de communication intérieure du cabinet à la grande pièce ; mais, quand on voulut l'ouvrir, on ne put trouver dans tout le château une clé qui convint à sa serrure. Comme il était facile de passer par le corridor, Madame de R\*\*\* n'insista pas dans ses recherches, seulement elle fit poser de fortes serrures à sa porte particulière ; car, ayant apporté de grandes valeurs soit en bijoux, soit en espèces, elle préféra, par un sentiment de crainte, peut-être exagéré, les déposer dans sa chambre à coucher en les enfermant dans un secrétaire dont elle portait toujours la clé.

## CHAPITRE II.

Il y avait déjà plusieurs jours que Madame de R\*\*\* était arrivée dans son château, sans qu'aucun événement fut venu rompre la monotonie de son existence, quand, une nuit, fatiguée par une insomnie opiniâtre, elle se leva à peine vêtue et fut se placer à l'une des fenêtres de sa chambre ; la lune se levait en ce moment derrière le château, et ses lueurs, en pro-



jetant une grande ombre sur la terrasse, allaient se jouer sur les premiers arbres du parc. On n'entendait d'autres bruits que celui de la rivière qui coulait tout près de là ; cet air pur de la nuit, ce silence, le magique tableau qu'elle avait sous les yeux, tout inspira à Madame de R\*\*\* une de ces rêveries profondes qui font oublier entièrement l'heure présente.

### CHAPITRE III.

Tout-à-coup, un léger bruit vint rappeler son attention à la scène qu'elle avait sous les yeux ; elle regarda et vit une forme humaine traverser le pénombre de la forêt à la terrasse et venir de son côté, une autre lui succéda, puis une autre encore jusqu'à cinq. Les précautions que prenaient ces hommes en marchant, l'isolement du château, l'heure avancée inspirèrent de formidables soupçons à la baronne, elle se déroba dans l'embrasement de la fenêtre et écouta : ces individus s'approchèrent de l'aile gauche des bâtiments en murmurant quelques mots allemands, parmi lesquels Mme de R\*\*\* crut distinguer ces phrases.

— Le coup sera bon.

— Elle viendra, elle nous l'a promis.

— Et nous donnera les moyens, etc...

Comme ils allaient atteindre l'extrémité de la terrasse, une petite porte s'ouvrit et une femme, reconnaissable à sa robe blanche, sortit vivement et arriva près d'eux.

Jusqu'alors Madame de R\*\*\*, absorbée par la frayeur, avait à peine respiré ; mais à ce moment, décidée à percer le mystère de cette entrevue singulière, elle appela fortement et plusieurs fois : Friendla! Friendla!

Des pas se firent entendre un instant après dans le corridor;

mais ce fut Jérôme qui répondit. — Que veut madame?... n'a-t-elle pas appelé?

Préoccupée de ce nouvel incident, la baronne crut devoir dissimuler et demanda seulement de la lumière; ce n'était point chose facile à se procurer.

Comment en trouver dans l'office.... Comment obtenir une réponse des domestiques, qui, parlant une langue différente et réveillés en sursaut, ne pouvaient trouver une réponse et se contentaient de demander le sujet de ce trouble. Jérôme, de son côté, croyant sa maîtresse indisposée, se laissait aller à son humeur impatiente et faisait retentir l'air des plus horribles jurons : tout cela causa un moment de trouble et de bruit. Enfin, l'on parvint à allumer une bougie, Jérôme remonta aussitôt et frappa à la porte de sa maîtresse. Celle-ci s'était vêtue à la hâte, elle ouvrit, puis, saisissant le flambeau des mains de son domestique elle entra précipitamment chez sa femme de chambre : Friendla était couchée et semblait dormir profondément. Ce ne fut que lorsque sa maîtresse l'interrogea qu'elle parut sortir de son sommeil pour répondre aux ordres qu'on lui donnait.

Toutes ces circonstances jetèrent le doute dans l'esprit de la baronne; car elle croyait avoir reconnu, dans la femme sortie de la maison, la tournure de Friendla. Du reste, toutes les autres femmes du château vieilles et laides, ne pouvaient être confondues avec la svelte camériste et cependant celle-ci, loin d'être sortie, dormait profondément dans son lit. De plus, comment expliquer ce sommeil qui avait résisté aux cris de Madame de R\*\*\* et au bruit occasionné par Jérôme. Toutes ces pensées agirent puissamment sur l'esprit un peu romanesque de la baronne.

Elle résolut de percer la vérité et pour cette raison de dis-

simuler ses soupçons, d'observer avec soin et de se tenir sur ses gardes.

Pour cette raison, elle dit en secret à Jérôme, en qui elle avait toute confiance, de préparer quelques armes, de les distribuer aux domestiques et de se munir de plomb, poudre, etc., toutes choses qui pourraient lui être nécessaires ; mais celui-ci sembla regarder comme inutiles ces précautions et se rendit à ces ordres avec la répugnance que l'on met à remplir un acte dont on pense ne retirer que du ridicule.

C'est ainsi que se passa la journée suivante ; la nuit venue, madame de R\*\*\* monta dans sa chambre à l'heure ordinaire, examina les serrures de sa porte, s'assura que nulle autre communication secrète existait avec l'extérieur ; puis ces démarches terminées, elle souffla la bougie et se coucha sans pouvoir dormir, comme on le pense bien.

#### IV.

L'effet le plus ordinaire d'une attente aussi pleine d'angoisses est de faire grandir dans l'esprit, le péril encore incertain.

Mais comme ce n'était que par une résolution bien arrêtée que madame de R\*\*\* avait agi, peu à peu cet effroi insensé se dissipa, elle sembla appeler, désirer le danger. Cependant les heures se passaient sans qu'aucun bruit vint troubler la sérénité de la nuit ; elle entendit sonner toutes les heures..... Minuit....., ce moment solennel des voleurs et des amants..... Puis, une heure....., puis une heure et demie.....

Les craintes qui avaient agité madame de R\*\*\* s'évanouissaient à mesure que le temps s'écoulait, elle arriva à douter ; puis à croire qu'elle s'était trompée, elle repassa tous ces événements dans son imagination et comme après tout, ils pouvaient s'expliquer d'une manière fort naturelle, elle passa

d'une extrême agitation à une confiance exagérée, et le sommeil aidant, elle se laissa aller à cette atonie qui sépare le repos de la veille.

Il y avait déjà quelques temps qu'elle était plongée dans cet état de somnolence, lorsqu'un léger bruit se fit entendre au dessous de ses croisées.

On paraissait marcher avec précaution et faire glisser contre la muraille un objet pesant ; alors tout son effroi revint avec plus d'intensité ; elle voulut se lever, la frayeur paralysa ses efforts ; elle voulut crier, sa voix s'éteignit dans son gosier. Dans un état d'angoisses inexprimable, elle fixa les yeux sur sa fenêtre, une figure d'homme apparut à travers les vitres, regardant avec soin dans l'intérieur, tandis qu'une voix partie d'en bas semblait l'aider dans ses observations. Simultanément, un bruit de pas étouffés avec soin, se fit entendre dans le corridor, madame de R\*\*\* jeta les yeux de ce côté, par le même effet de ces précautions, elle avait laissé la porte ouverte. Alors ne pouvant résister à ses émotions multipliées, elle perdit entièrement connaissance.

## V.

Tous ces événements venaient de se passer avec rapidité, quand la porte du fond, qui servait de communication avec le cabinet de la femme de chambre et dont on n'avait pu trouver la clé, ainsi que nous l'avons dit, s'ouvrit tout à coup et livra passage à la camériste. Celle-ci s'avança vers la fenêtre, en détacha la fermeture ; puis, aidant l'homme à entrer, d'un geste elle montra sa maîtresse étendue, puis le secrétaire. Nulle puissance humaine semblait ne pouvoir sauver Madame de R\*\*\* dans ce moment fatal.... L'assassin allait faire un pas... lorsqu'un nouveau personnage parut dans la chambre.

C'était Jérôme.

Il tenait un fusil tout armé à la main; au premier mouvement de l'assassin, il l'avait mis en joue, au deuxième la détonation se fit entendre.... Un cri perçant lui répondit. La malheureuse Friendla avait été frappée, soit par hasard, soit qu'en entendant le bruit de l'arme, elle eût cherché par un mouvement brusque à préserver le bandit.

Le bruit de la détonation réveilla tout le monde, on entendit de tous côtés les domestiques accourir et les voleurs de la terrasse se retirer à pas précipités. Celui qui était encore dans la chambre, considéra un instant l'infortunée qui se tortait devant lui dans les spasmes de la douleur, il saisit son poignard et lança un regard de tigre à Jérôme; mais comme le bruit augmentait, comprenant que sa vengeance lui échappait, il emporta Friendla dans ses bras et disparut par la fenêtre.

## VI.

On ne put rien découvrir des auteurs de cette audacieuse tentative.

Les circonstances de cette fatale nuit s'éclaircirent facilement aux yeux de Madame de R\*\*\*. Jérôme lui expliqua qu'il avait observé comme elle les entrevues nocturnes de la terrasse, qu'il avait pris ses précautions en conséquence et s'était constamment tenu sur ses gardes; mais que se méfiant des domestiques allemands, il n'avait pu voir sans mécontentement madame de R\*\*\* lui commander de prendre des mesures capables de réveiller l'attention et empêcher la découverte du mystère, qu'alors il n'avait rien dit à personne et s'était contenté de veiller lui-même.

On a vu dans les événements que nous venons de retracer,

les résultats de sa prévoyance. On fit le lendemain les plus exactes perquisitions pour avoir quelques renseignements : une trace de sang au bas de la fenêtre par laquelle s'était échappé le voleur, conduisit jusqu'au parc, et du parc au bord de la rivière ; là, les traces cessaient entièrement, et l'on présuma que les bandits avaient fui au moyen d'un bateau.

Des recherches faites plus tard, dans la rivière, amenèrent la découverte de deux corps étroitement enlacés ; l'un était celui de la coupable femme de chambre, l'autre appartenait à un jeune homme dans toute la force de l'âge et qui paraissait avoir été doué d'une vigueur peu commune, ses vêtements en assez bon état, étaient ceux des paysans.

Du reste, rien ne put le faire reconnaître.

On présuma que ses compagnons ayant emmené le bateau, le malheureux avait essayé de traverser la rivière avec la blessée, et que n'ayant pu y parvenir, ils avaient péri tous les deux dans les flots.

D'autres racontèrent une histoire d'amour où figuraient cinq frères, un père dont on voulait sauver l'honneur ; enfin, une histoire fort intéressante, que je vous raconterai quelques jours, lecteur, si vous êtes satisfait de la présente.



## Chronique.

En considérant les choses d'un peu près, on s'aperçoit de suite combien il est difficile d'écrire la chronique dans une revue de manière à offrir quelque intérêt, quelque utilité à ses lecteurs. Retracer les faits après les journaux quotidiens, qui les donnent au fur et à mesure, serait ridicule et absurde ; les

analyser, en recherchant leurs causes et leurs conséquences, offrirait une énorme difficulté; car, pour la plupart, ils présentent une série d'idées qu'on ne peut traiter d'une manière restreinte. Nous avons cherché à éviter ce double écueil en les classant d'après leur ordre moral, de manière à les rattacher à quelques unes des grandes questions d'économie sociale que nous nous réservons d'aborder par la suite.

— Depuis qu'on a mis des obstacles à l'admission des enfants trouvés dans nos hospices, nous avons observé avec effroi combien de délaissements, de crimes, ont occasionné ces mesures. Ici c'est un enfant abandonné dans une allée, là des nouveaux-nés confiés à la charité publique, un fœtus noyé et retrouvé dans la Saône. Que fait le magistrat dans de pareilles circonstances? Il envoie l'enfant abandonné à l'hospice qui alors est bien obligé de le recevoir, ou, dans l'autre cas, il recherche les auteurs du crime pour les punir, et voilà une proie nouvelle pour le bague. — Quel est donc le bien que produit votre décision, ou plutôt quel est le mal qu'elle ne produit pas? — Vous avez eu, dites-vous, des raisons graves pour agir ainsi, nous voulons le croire; mais avez-vous bien mis dans la balance le pour et le contre, avez-vous prévu de pareils résultats et les faits dans leur brutalité, n'ont-ils pas aussi une logique puissante?

— Notre civilisation qui, n'offrant aucune garantie à toutes les classes de la société, laisse toute facilité aux mauvais penchans de naître et de devenir dangereux, ne sait que présenter aux malheureux égarés ce fatal dilemme : ou la peine qu'impose la justice, ou, pour échapper au déshonneur, le suicide. L'opinion du monde semble accueillir ce dernier moyen comme une espèce de réhabilitation de toutes souillures; aussi, combien d'infortunés, combien d'ames faibles, y recherchent un dernier refuge, combien cette honteuse permission, donnée

à l'homme de disposer de sa propre vie, entraîne la naissance de hideux sentiments. Examinons, en effet, quelques unes des causes de semblables événements que les journaux enregistrent en si grand nombre.

Un jeune homme, d'une bonne famille, se livre au crime le plus affreux et le plus vil sur une pauvre petite enfant. Effrayés de la peine et du déshonneur qui les attendent, le père et le fils se précipitent d'un étage élevé de leur maison et se tuent.

Poussé par un aveugle désir de vengeance contre sa famille, un vieillard s'enferme dans son grenier, met le feu à sa paille et veut mourir en détruisant ses propres richesses. Il meurt en effet; mais il manque d'incendier tout un village.

Un autre, poussé par ses remords, se pend dans une forêt; un autre se brûle la cervelle sans que l'on puisse découvrir les causes d'une aussi fatale résolution, etc., etc.

Ainsi voilà des gens qui, après avoir rompu les liens qui les attachent à la société, ne croyant avoir aucun devoir à remplir devant Dieu ni devant les hommes, se jettent dans le suicide comme dans un port assuré, pour échapper au cri de leur conscience; pour se venger bassement, pour éviter des souffrances qu'ils n'ont pas le courage de supporter et cependant ils ont eu le courage de mal faire. N'y a-t-il donc aucun moyen d'empêcher cette dépravation morale, cet affaiblissement de la pensée de nos devoirs? La justice des hommes ne sait-elle donc pas prévenir; est-elle donc arrêtée dans son cours? Le moyen-âge sut réprimer ces excès en privant les coupables de la sépulture et des prières de l'église; mais alors il y avait une religion.

— Nous n'avons, si notre mémoire ne nous trompe pas, compté qu'un seul duel dans ce mois, celui de deux officiers, dont l'un a tué l'autre. Quand donc les hommes sauront-ils bien



que le véritable point d'honneur consiste à sauver la vie de leur semblable et non à la lui enlever. Voilà deux hommes unis par tous les liens de la corporation, de la simultanéité des périls, de l'ambition, deux amis, peut-être, qui, pour un motif souvent futile, vont s'arracher l'existence. Si tous les deux s'étaient trouvés sur un champ de bataille, nul doute, que l'un d'eux, courant un danger, l'autre se serait courageusement exposé pour le délivrer et peut-être c'est celui-là même qui, demain, le tuera en duel pour une sotte querelle. Si la bravoure consiste à se venger d'un affront, il est aussi une espèce de courage à savoir pardonner des injures ; quand le préjugé aura changé d'aspect et que l'on considérera comme lâche celui qui se bat au lieu de celui qui ne se bat pas, alors il y aura bien d'honnêtes gens d'épargnés, bien de consciences en repos.

— Si les duels deviennent rares, les rixes sont plus fréquentes, et dans les rapports des hommes entre eux, l'aménité des procédés du loup vis-à-vis de l'agneau, se fait souvent sentir. Il est même à remarquer que ce sont les affaires d'intérêt qui, la plupart, finissent d'une manière brutale. Ne pouvons-nous pas nous écrier avec Virgile : *auri sacra fames!* horrible soif de l'or, quand donc n'apporteras-tu plus dans toutes les familles le trouble et le désordre, quand donc ne seras-tu plus la source de tant de mauvais sentiments, de tant de crimes !

— Ce que nous venons de dire dans les trois catégories de faits tracées plus haut, trouve également ses applications dans la justice des tribunaux ; ce que l'on peut seulement ajouter, c'est la curiosité incompréhensible qui s'attache à tous les débats de la cour d'assises, surtout quand une affaire présente des détails monstrueux. C'est à propos de l'affaire de *la rue de l'Oursine*, jugée récemment, que nous avons entendu dire :

« Nous sommes volés, ça paraissait devoir être bien plus intéressant. »

— Un mot sur notre bonne ville : Quand nous avons vu s'élever deux fontaines monumentales, l'une devant orner la place Sathonay, l'autre la place St-Jean, nous nous sommes réjouis à l'avance ; rien n'est plus agréable en effet que cette eau sans cesse jaillissante, qui s'écoule de bassins en bassins, bon-dit en cascades, glisse en ruisseaux ; miroitant au soleil, murmurant toujours et répandant sa fraîcheur dans l'air. Nous nous sommes rappelés les admirables fontaines que nous avons vues dans la capitale et qui joignaient l'élégance à l'utilité. Hélas ! hélas ! qu'elle a été notre erreur, nous avons bien ici des fontaines ; mais elles n'ont pas d'eau.

— La ville qui nous présente des fontaines arides, nous dédommage-t-elle du côté des promenades ? en ne pas comptant les quais, voici celles que nous connaissons : le Jardin-des-Plantes, les Tilleuls et le cours Napoléon. La première est le lieu de réunion des enfants et des bonnes, qui suffisent au-delà pour la remplir ; on parle d'abattre la seconde ; il nous reste en perspective la troisième. En admettant qu'elle soit parfaitement entretenue, les habitants des Capucins n'auront que deux kilomètres (j'allais dire une demi-lieue) à faire, pour atteindre l'ombre et la fraîcheur.

— De ces observations et de bien d'autres nous nous sommes laissés entraîner à poser ce paradoxe : sait-on bien à Lyon ce que c'est qu'une fontaine, qu'une promenade, qu'un monument public ? Nous prions les plus habiles de nous répondre.

## REVUE DRAMATIQUE.

LUCRÈCE, *M. Bocage, Mlle Léonie Darmont.* — LE DIABLE A LYON. — LES MAROCAINES. — *M. Poultier, M. Godinho.*

Les représentations un peu saillantes du mois sont celles, d'abord, où nous avons vu paraître M. Bocage dans sa création du rôle de *Brute* de la *Lucrèce* de M. Ponsard. On se rappelle sans doute le bruit que souleva l'apparition de cette tragédie à Paris, au moment où les *Burgraves* venaient de tomber devant l'opinion publique.

Il sembla, alors, que toute l'admiration, qu'on avait réservée pour l'œuvre du grand maître, se versait avec plus d'enthousiasme sur le jeune poète inconnu, qui n'avait pas désespéré de la saine littérature et dont les débuts étaient si brillants. La faveur, nous dirons plus, l'engouement public lui fut acquis et, pendant plus de quinze jours, la presse parisienne entière s'occupait de lui ; on jugea son ouvrage de bien des manières différentes, on lui donna des éloges outrés, on le critiqua injustement, puis tout ce bruit s'éteignit peu à peu. Nous sommes heureux que la représentation de cette pièce en notre ville nous donne l'occasion de présenter notre tribut de louanges à son auteur ; mais il nous semble que l'on n'a pas encore envisagé son œuvre sous son véritable point de vue. On a voulu y trouver une tragédie semblable à celle que la littérature classique nous offre, eh bien ! nous pensons que c'est une erreur ; ce n'est pas une tragédie, mais bien plutôt un drame habillé en tragédie. Simple et touchant, il nous représente comme devant être aimé ce qui est vraiment aimable, il sait nous inspirer la pitié non pas pour *Lucrèce* et c'est

une faute de l'auteur; mais pour Brute. Brute ce pauvre incompris, qui cache une ame ardente sous le masque du fou; pauvre cœur flétri que l'on a déshérité de toutes les joies, même de celles de la famille, qui n'a pu trouver d'ami; car tout le monde le plaint ou le raille, qui n'a pu trouver d'amante; car quelle femme aurait deviné son amour, qui n'a pu même conserver une épouse chaste; car Tarquin a porté l'adultère dans son lit. N'est-ce pas qu'il se plaint bien à Lucrece et qu'il montre bien toutes ses plaies saignantes.

« Moi, Junius! ils ont tué mon père et je baiserais leurs mains sanglantes, je courberais mon front sous leur sarcasme et leur injure, j'obéirais à celui qui m'a déshonoré, si j'étais Junius!... mais non je suis Brute, le pauvre Brute, le chien que l'on repousse du pied et qui vient lécher la main, etc., etc. »

Voilà vraiment du drame, retournez les situations, faites passer cela en plein moyen-âge, et vous verrez si vous aurez encore une tragédie. Que l'on ne considère pas cela comme une critique, à Dieu ne plaise, car nous sommes persuadés que l'intérêt qu'excite cet ouvrage serait bien diminué, si M. Ponsard avait mieux observé les règles des trois unités, si demandées par les classiques. Car nous croyons qu'une littérature n'est bonne qu'à son époque, et qu'essayer de reculer le goût des hommes d'un siècle ou deux ce serait travailler comme Sisyphe. Après l'auteur, rendons justice à l'acteur, certes il est impossible de mieux comprendre, de mieux faire sentir un rôle dans tous ses détails, que ne le fait M. Bocage, si nous l'avions déjà justement apprécié à l'Odéon, nous avons été à même ici de compléter notre éloge, et nous lui faisons sa part large et sincère. En général la pièce est bien jouée, nous dirons cependant peu de choses des autres acteurs, nous qui avons vu jouer cette pièce par Dorval, Bocage, Bouchet, etc., nous craindrions d'être trop sévères; seulement, nous ne

pouvons terminer sans mentionner l'agréable surprise que nous a causée M<sup>lle</sup> Léonie Darmont. Cette actrice, qui était déjà excellente dans le drame et le vaudeville, nous a révélé dans cet essai une supériorité de talent incontestable : que lui manque-il ? Un peu d'études et nous lui prédisons les plus beaux succès. Nous ajouterons même, et dans son intérêt, que sa place n'est pas dans les rôles qu'elle joue habituellement, et qu'une plus vaste scène lui est réservée.

Un de nos compatriotes vient de faire représenter une pièce ayant pour titre : *Le Diable à Lyon*, avec de grands renforts de décors, costumes, changements, etc. Applaudissons à cet essai tenté pour créer une littérature dans notre ville à qui il manque déjà tant de choses sans compter celle-là ; mais avouons que cet essai est loin d'être satisfaisant. Sans considérer cet ouvrage sous le rapport littéraire, dramatique, cherchons son côté moral, eh bien ! il est tellement caché, tellement mêlé au milieu de scènes plus ou moins incomplètes qu'il est difficile d'en tirer une formule précise ; au contraire, ce qui se montre à tous les yeux, se sont les arguments philosophiques de *Boulicot* et de *Lucio-Débardeur*, qui consistent à dire que, dans la vie, il faut *nocer* le plus possible et le moins travailler, puis, quant à tous les autres sentiments, *se ficher de ça, tra la la*, etc. Voilà des maximes d'autant plus dangereuses qu'elles ne trouvent que trop de cœurs disposés à les mettre en pratique. Nous pensons encore que les ouvriers lyonnais, aux cris : *au secours !* se précipiteront toujours, ne fussent-ils sauver que la fortune d'un Flacheton. Ce dernier, même, n'est point puni comme nous l'aurions voulu : il est riche, il perd sa fortune ; mais comme son argent lui donnait, seul, toutes les jouissances, comme il n'a su trouver ni famille, ni ami ; avec son or, il perd toute sa vie ; la pensée égoïste du riche, qui ne vit que

pour lui doit être punie par l'abandon général, et c'est alors que, lui-même, à son tour, doit sentir tout le remord, tout le regret de sa vie passée. Dans un drame essentiellement populaire et qui doit plaire principalement aux masses, les sentiments d'une moralité facilement applicable, sont un devoir pour l'écrivain, il ne faut pas seulement faire pour avoir le succès du moment, il faut faire pour instruire, pour préparer ses plus grands succès dans l'avenir (1). Chargés de rôles insignifiants, comme le sont la plupart de ceux de ces pièces à tiroirs, les acteurs des Célestins ont fait tous leurs efforts pour en tirer le meilleur parti; si nous voulions cependant aborder la critique, nous trouverions bien quelques défauts à citer, quelques conseils à donner; patience! il ne nous convient pas d'être trop sévères de prime abord.

Quant aux décorations, si pompeusement annoncées, nous avouons que, sans la précaution de l'affiche, nous n'aurions jamais pu deviner où les scènes se passaient. Il faut croire que la direction a fait de notables économies sur les plans de l'auteur ou du décorateur et qu'elle ne s'est mise en frais que pour les annonces. Ces *puff* peuvent prendre à Paris, mais nous ne conseillons pas à un directeur lyonnais d'essayer de pareils moyens: en voulant tromper son public, il se tromperait le premier.

Parlerons-nous encore des *Marocaines*, petite bluette en un acte, qui n'aurait qu'un mérite, celui de présenter une collection de jolis minois, s'il y en avait sur notre scène et qui par conséquent, cet avantage enlevé, n'a plus aucun droit à

---

(1) Et ce n'est pas ce que l'on obtient avec des contresens ou des anachronismes tels que celui-ci: la bataille de l'Isly dont on parle au premier acte (1844), et les inondations du dernier acte (1840).

notre attention. Plaignons les acteurs d'être obligés de se bourrer la mémoire d'aussi plates plaisanteries.

M. Poulhier est venu exciter de nouveaux bravos sur notre scène ; comme cet acteur mérite une attention particulière et que du reste il est fort différemment jugé, notre confrère, chargé de la partie lyrique, se livrera dans le prochain numéro à une appréciation détaillée de cet artiste.

Le ténor que nous allons posséder cet hiver, M. Godinho, a fait son premier début ; nous n'agissons pas, comme il arrive quelquefois au perterre, en donnant à priori notre opinion sur cet acteur, nous attendrons la fin de ses épreuves.

Plus qu'un mot : nous lisons que trois théâtres sont en faillite parce qu'on a voulu proscrire de leur sein, le droit du sifflet, droit que tout le monde cependant trouve abusif. Nous agissons presque toujours ainsi ; en voulant faire du bien, nous remplaçons un mal par un pire.

CLAUDE J....

## LES NEUF PLAIES D'UN NEVEU.

### Première Plaié.

*Suite.*

Pourquoi l'homme, roi de la création, pour lequel, dit la Bible, Dieu a fait toutes les créatures, n'a-t-il pas la puissance de faire descendre un chat, un vil chat de la corniche d'une armoire ? Pourquoi avons-nous des armoires de deux mètres de haut depuis qu'il n'y a plus de Goliath ? Pourquoi l'homme doit-il permettre à sa femme d'entretenir chez lui des animaux aussi lâches que nuisibles ? Mais arrêtez-moi, l'indignation m'entraîne.

Je montai sur le pied de mon lit et avec mon parapluie je scrutai le dessus de l'armoire..... Devinez, ô vous qui avez de l'esprit naturel, devinez combien je fis déguerpir d'échantillons de la race féline? Quatre, mon pauvre ami, quatre chats ou chattes plus ou moins gris, plus ou moins capables de fracturer mes pipes, de me rendre la vie à charge, en un mot de me dégoûter de l'existence. Oui, quatre chats se précipitèrent sur le parquet en grinçant leurs dents. A cette vue, je l'avoue à ma honte je restai stupéfait, mon parapluie devint dans ma main une arme inutile, et si ce n'eût été l'abasourdissement où je restai plongé, j'aurais ouvert le riflard pour me mettre à l'abri d'une seconde pluie de quadrupèdes.

Les traitres profitèrent de mon abattement pour se dérober à mon courroux, et je restai seul, le cœur plein d'un atroce désir de vengeance, toujours légèrement vêtu, toujours mon parapluie à la main, devant les débris palpitants de mon narquois chéri.

Dans un premier mouvement de désespoir, j'appelai la mort à grands cris, mais, comme le bûcheron de la fable, je me ravisai : Non, non ! m'écriai-je, je veux vivre et me montrer plus fort que ma misère. Je suis sur le point d'avoir une belle idée ! je sais un moyen de combattre mes tigres, et de leur faire respecter mes pipes et mon paillason, mon pantalon noir et mes tiroirs de commode.

Laissez les affligés de la première plaie venir à moi.

*Sinite afflictos venire ad me.*

ainsi que les neveux et les demoiselles de compagnie.

ADRIEN FIRMIN.

*(La deuxième plaie à un prochain numéro.)*

—♦♦♦—  
Le Gérant, CHARLES GERMAIN.